

par intérêt ; à celui-là, l'amour instinctif qu'il ne cesse pas de porter à cette même vérité que, peut-être, il combat par erreur ; aux uns comme aux autres, imposant l'obligation de fournir, par leur éternelle contradiction, la meilleure preuve que cette parole n'est pas de la terre et ne vient pas des hommes, mais qu'elle vient du ciel et qu'elle descend de Dieu : *Signum cui contradicetur.*

III

L'ŒUVRE

*Posui vos ut eatis et fructum afferatis
et fructus vester maneat.*

Je vous ai placés, afin que vous marchiez
et que vous portiez du fruit et que votre
fruit demeure. (S. J., xv. 16.)

Nous avons successivement étudié, dans le Bienheureux Grignon de Montfort, l'homme, puis la parole; l'homme, dans sa double physionomie naturelle et surnaturelle; la parole, dans ses ressorts secrets et ses luttes triomphantes. Reste l'œuvre.

Cette œuvre, quelle est-elle? — C'est une œuvre, où nous retrouvons de nouveau la force, et, cette fois, la force s'accusant à son plus haut degré, à savoir, l'immuable résistance qui la met à l'épreuve du temps.

En deux mots, dans la portion de l'Église où il lui a été donné de travailler, Montfort a ressuscité la Foi et sauvé l'Amour.

Au moment où paraissait Montfort, le siècle de Louis XIV se couchait, avec son Roi, dans une gloire incontestée, mais dont la froide lumière, concentrée à peu près exclusivement sur les sommets de la société, n'avait guère pénétré les masses et dont le prestige, sans rival, à l'extérieur, pour le renom de la France, avait, sommé toute, peu fait pour le bonheur intime des Français ; siècle étrange, mélange bizarre d'éléments disparates, où, dans les lettres et les arts, le christianisme de l'idée se voile dans le paganisme de la forme, et où, en matière de doctrine et même de morale, la rigidité des principes s'allie à la plus déplorable facilité pour les mœurs ; époque, par conséquent, dont on peut dire, selon les aspects et avec une égale vérité, tout le bien ou tout le mal qu'on voudra, mais qui, à coup sûr, ne saurait échapper au reproche d'avoir rendu immédiatement possibles, après Corneille, Voltaire ; après Pascal, Rousseau ; après Bossuet et Fénelon, Diderot, d'Alémbert et d'Holbach ; après Louis XIV, Louis XV ; après le dix-septième siècle enfin, dont la grandeur, en défini-

tif, n'est pas en cause, ce triste dix-huitième siècle, « table d'un long festin qu'un échafaud termine. »

Il faut lire les mémoires du temps pour se faire une idée du degré d'ignorance, notamment d'ignorance religieuse, où était alors tombé le peuple des villes aussi bien que celui des campagnes, pour comprendre, par là même, ce que, dans ces milieux, était devenue la Foi.

Non pas qu'elle fût éteinte. En fait de germes, je n'en sache pas, dans l'ordre de la nature, dont la vitalité puisse lui être opposée. Mais surtout quand la Foi a possédé, des siècles durant, l'âme baptisée d'un peuple, il en est d'elle, alors, et mieux encore, comme de ces grains de blé qu'on retrouvait naguère, dormant, depuis 4000 ans, dans les sépulcres scellés des Pharaons, et qui, jetés à nouveau en terre, rendaient, à la stupéfaction des savants, cent pour un !

Encore faut-il quelqu'un pour descendre au fond de ces tombeaux, y prendre ces germes et, les replaçant en pleine terre et en plein

soleil, leur rendre l'entière vertu de leur fécondité.

Cette œuvre, ce fut, pour la Basse-Bretagne, celle des PP. Le Nobletz et Maunoir ; ce fut celle du P. de Montfort, pour la Vendée et pour cette partie de la Bretagne que nous occupons, et qui, trait d'union naturel entre les deux provinces, semble participer des qualités harmoniquement fondues de l'une et de l'autre.

Les Missions, tel fut le moyen providentiel dont se servit Montfort, pour rallumer parmi nous le flambeau mourant de la Foi.

Préparé, comme il l'était, pour ce genre spécial de ministère, il devait infailliblement y réussir, étant donné surtout la sagesse avec laquelle il en réglait l'ordonnance.

A peine une paroisse avait-elle fait appel à son zèle ou — ce qui était le cas de beaucoup le plus fréquent — à peine avait-elle enfin répondu à ses instantes sollicitations, qu'on le voyait accourir. Il n'était pas seul, mais, comme jadis saint Vincent Ferrier, son grand modèle, dont nul n'a mieux fait revivre la co-

lossale figure, il était accompagné de toute une escorte de collaborateurs choisis par lui, formés à son image et animés de son souffle, prédicateurs, confesseurs, catéchistes ; puis artistes, peintres, sculpteurs, architectes, ayant pour office de réparer les temples matériels, dont la ruine coïncidait trop souvent avec celle des temples spirituels, les âmes, à tout le moins d'édifier, au cours de la Mission, des monuments destinés à en relever les cérémonies ou à en perpétuer le souvenir. Et à peine campée, cette petite armée, nourrie, logée, entretenue, comme disait Montfort, aux frais de la Providence, sans qu'il en coûtât un denier aux trop heureux pasteurs de ces temps, entrainé en campagne ; elle prêchait, confessait, dirigeait, catéchisait, chantait, bâtissait, travaillait la pierre, le bois, les métaux et, matière non moins résistante, les esprits, les cœurs, les volontés. Enfants et vieillards, jeunes gens et jeunes filles, hommes et femmes, ouvriers et bourgeois, pauvres et infirmes, toutes les catégories, toutes les classes, tous les états étaient tour à tour convo-

qués, réunis, entrepris, pour être l'objet de la même sollicitude et du même dévouement. C'était comme l'investissement, la mise en état de siège de la paroisse, suivie bientôt de l'attaque méthodique et savante, au bénéfice de la Foi qui, bon gré mal gré, devait finir par rentrer dans son domaine reconquis.

Et elle y rentrait en effet par tous les moyens et toutes les portes possibles, les yeux, les oreilles, l'esprit, le cœur, l'imagination ; en un mot, par tous les sens du corps aussi bien que par toutes les facultés de l'âme.

Grâce tout d'abord à cette attachante mise en scène, toujours digne de nos saints mystères, où Montfort déployait à l'aise son merveilleux génie d'invention : bénédictions, consécra-tions, amendes honorables, rénovations, processions, plantations de croix, toutes ces cérémonies enfin qui parlent si fortement au peuple et lui livrent, sous la forme la plus accessible, l'enseignement parfois le plus abstrait.

Grâce ensuite à l'irrésistible parole du grand

apôtre dont, malgré mes efforts, je n'ai pu vous donner hier qu'une bien pauvre idée ; parole telle que, pour l'entendre, on laissait tout dans les fermes et dans les villages, et, qu'après l'avoir entendue, on se croyait suffisamment payé de la fatigue des plus longues marches et de l'ennui des attentes les plus prolongées.

Grâce encore aux cantiques du barde missionnaire, compositions littéraires uniques en leur genre, comme sa parole ; poésie rustique et quelque peu sauvage, parfois assez semblable à la bruyère de nos landes bretonnes, comme elle, toujours mélancolique ; souvent gracieuse et même ravissante dans sa beauté sans apprêt ; plus souvent encore mâle et rude dans ses strophes vibrantes, faites non pas de mots et de pure harmonie, mais de dures vérités, mais de choses, comme dit Bossuet, pour caractériser nos psaumes ; chants pratiques, où tout est d'abord disposé pour instruire, avant de plaire, pour convaincre avant de toucher ; mais où, finalement, la lumière se fait chaleur ; où la leçon s'achève dans le sentiment ; la mo-

rale dans la prière et la foi dans l'amour¹.

Grâce encore à cet ensemble de confréries, de congrégations, d'associations pieuses, dont Montfort avait soin d'envelopper la paroisse, comme d'un immense réseau, pour y perpétuer son enseignement et offrir aux volontés chancelantes, après les entraînements de passage, un appui permanent.

Grâce enfin à ces retours de Mission que le prudent Apôtre avait institués et qui, les Exercices terminés, le ramenaient, à un an d'intervalle, dans la même paroisse, pour juger par lui-même des fruits qu'ils avaient rapportés et au besoin pour en ressusciter les grâces.

Vous l'admettrez sans peine ; après toute cette économie de moyens et de mesures, où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la sagesse ou du zèle, Montfort pouvait quitter, tranquille, une paroisse ainsi évangélisée. La Foi y était pour longtemps rallumée.

1. Voir à la fin le cantique de l'*Amende honorable*, que nous empruntons à l'ouvrage de M. Pauvert et qui résume assez bien le genre poétique du saint missionnaire.

Mais, à l'époque où travaillait Montfort, il ne suffisait pas de rallumer la Foi.

Il fallait sauver l'Amour.

Lentement, mais sûrement, grandissait en France une hérésie, qui faisait son chemin parmi nous, menaçant si elle n'était promptement arrêtée, de tarir notre sève et de vicier le plus pur de notre sang.

J'ai nommé l'hérésie du jansénisme. Vous me pardonnerez si je m'attarde quelque peu à vous en parler. Dans la vie du Bienheureux, on la retrouve à chaque page. Elle et lui sont deux adversaires qui, ardents à se combattre, ne se sont pas quittés d'un pas, du jour où ils se sont pour la première fois rencontrés, jusqu'à celui où la mort les a forcément séparés.

Ce qui caractérisait cette hérésie sournoise, c'était le naturel avec lequel elle se présentait à l'esprit chrétien ; l'apparente logique dont elle se prévalait ; l'abondante mesure de grâces et de mérites, puisée aux pures sources du sacrifice, dont elle se vantait de disposer au bénéfice de ses adeptes.

En réalité, c'était bien le chef-d'œuvre de

l'enfer, la consécration même de son habileté ; et, depuis le jour fatal, où sous le couvert de la science du bien, il avait apporté à la terre la science du mal et matérialisé l'homme sous prétexte de le déifier, jamais Satan ne s'était montré si Satan !

Songez donc.

Au nom de la Foi, bannir l'Espérance !

Au nom de la Contrition, bannir la Charité !

Au nom du Respect, bannir l'Amour !

Au nom de Dieu, écarter Jésus-Christ !

Au nom et par crainte de l'enfer, fermer à tout jamais les portes du ciel ; c'est-à-dire, en définitif, au nom de la religion, détruire la religion elle-même !

Se peut-il plus riche idée ?

On débuta par la doctrine.

On écrivit force traités, on publia maints ouvrages, bourrés d'érudition, où l'erreur la plus dangereuse se glissait sous la louange à outrance et la revendication énergique des grands attributs divins que personne ne contestait : l'infaillibilité, la sagesse, la puissance, la science, l'immensité, la justice — oh ! la

justice surtout ! — et où une place si petite était faite à la bonté, qu'on avait peine à la découvrir.

De la doctrine, on passa à la pratique ; de la théorie à l'application.

Et d'abord on visa les temples.

Ne pouvant en rétrécir les portiques, construits à dessins si larges par les siècles aimants, on en couvrit du moins les murailles d'inscriptions terrifiantes, empruntées ou plutôt extorquées à nos livres saints et plus propres à en vider qu'à en peupler l'enceinte.

Des temples, on s'en prit à la Vierge, à la douce figure de Marie. Désireux d'en discréditer le culte, on affecta de croire aux abus, on supposa des excès — on en aurait plutôt créé, pour le besoin de la cause, — on cria à l'idolâtrie, comptant bien envelopper, dans la répression, la dévotion elle-même dans ce qu'elle avait de plus légitime et de plus traditionnellement chrétien.

Après la Vierge, la Croix. Au lieu de laisser au divin Crucifié ses bras étendus dans toute leur largeur, pour embrasser, dans une immense

étreinte, l'univers tout entier, on les contraignit de tracer dans les airs je ne sais quelle désespérante perpendiculaire ou, si vous voulez, je ne sais quel inflexible angle aigu ; comme si Jésus, en remontant au ciel, à la fin de sa carrière ici-bas, y avait remporté avec lui tous ses pardons, ne laissant plus à la terre qu'une implacable justice !

Enfin des Croix, on osa s'attaquer au Tabernacle lui-même, au saint Ciboire, qui renferme les espèces consacrées de l'Amour, et, sous prétexte de vénération, on y apposa le sceau de la terreur. Et c'est ainsi qu'on acheva d'isoler la personne sacrée de Notre-Seigneur, dans un cercle splendide d'hommages et d'honneurs, où rien ne manquait que le battement d'un cœur épris.

Voyez-vous le péril que, dans sa sphère, avait à conjurer Montfort ?

Voyez-vous l'affreux anachronisme ? le recul de seize siècles dans le passé ? la loi de crainte renaissant vivace en plein christianisme ?

Voyez-vous les terribles conséquences ? Voyez-vous, à la place d'un Jésus tendre et

accessible à tous, aux justes et aux pécheurs, surtout aux pécheurs, voyez-vous, dis-je, un effrayant Jehovah qui, du haut de son Sinaï, foudroie sans pitié les humains éperdus ?

Voyez-vous, par là même, pour adorateurs, dans le nouveau culte, non plus des amis, non plus des enfants libres et saintement familiers, mais des esclaves tremblants, mais de pâles Juifs, mais des Pharisiens formalistes qui, dans l'inextricable réseau des observances méticuleuses, où ils se débattent impuissants, n'ont plus qu'une préoccupation : ne pas voir la face de Dieu, de crainte de mourir ?

Voyez-vous, par conséquent et pour en finir, l'absolue nécessité, pour l'Eglise, d'appeler toutes ses forces vives au secours de l'Amour aux abois ?

Au point de vue doctrinal, ce n'était plus à faire.

L'oracle infallible de Pierre avait parlé, et sa parole avait été un foudroyant anathème.

Mais, dans une hérésie, ce qui est plus redoutable parfois que l'erreur matérielle qu'elle enseigne, c'est la tendance qu'elle accuse, c'est

l'esprit même de cette hérésie qui lui a donné naissance, qui survit à sa condamnation, et dont on peut sentir partout les désastreux effets, sans le saisir lui-même dans sa substance. C'était particulièrement le cas du jansénisme, l'hérésie la plus subtile qu'on eût jamais vue. Il fallait donc combattre son esprit, comme se combattent les esprits, c'est-à-dire en lui en opposant un autre, diamétralement contraire et solennellement affirmé.

Notre-Seigneur y pourvut, dans cette apparition de Paray-le-Monial, dont les âmes religieuses sonderont longtemps, dans leurs méditations, les mystérieux abîmes.

Jamais peut-être, depuis la venue de Jésus au monde dans son Incarnation, l'esprit de la religion nouvelle n'avait été plus clairement rappelé, ni plus solennellement accusé.

C'était bien l'Amour lui-même, qui se révélait à nouveau, sous la forme de ses trois principaux emblèmes : le Cœur, la Croix, la Vierge!

Le Cœur, dont le nom dit l'Amour et que Jésus découvrait dans sa poitrine embrasée.

La Croix, instrument béni du plus grand des sacrifices, au service du plus grand des amours et qui surmontait ce Cœur où elle plongeait ses racines.

La Vierge enfin, après Jésus, le plus beau témoignage de l'amour de Dieu pour les hommes; la Vierge représentée là, dans la personne de cette humble Marguerite-Marie, qui, à la manière d'une servante, rappelait trois fois sa maîtresse et par l'Ordre auquel elle appartenait et par le nom qu'elle portait et surtout par l'ardent amour qu'elle lui avait voué et qu'elle ne cessait de lui prouver, récitant chaque jour son Rosaire et baisant la terre à chacun des *Ave*. Admirable enseignement, pour nous, maintenant si lumineux, mais dont bien peu alors étaient capables d'embrasser la synthèse doctrinale et, moins encore, d'en déduire les conséquences morales!

Ce sera l'éternel honneur de Montfort d'en avoir reçu, parmi les premiers, l'intuition et d'en avoir, d'une main ferme et sans retard, appliqué les conclusions.

L'autorité suprême du successeur de Pierre

l'avait déjà fixé sur le but à donner à sa vie et aux énergies divines qui la travaillaient. L'apparition de Paray-le-Monial l'instruira de plus sur les moyens à prendre, pour atteindre le but et féconder les énergies.

La triple dévotion au Sacré-Cœur, à la Croix, à la Vierge Marie, sera donc la forme de son apostolat, le thème de tous ses discours, l'inspiratrice de toutes ses œuvres. Aussi, quand après avoir évangélisé une paroisse, il peut se rendre à lui-même le témoignage qu'il y laisse le Sacré-Cœur adoré, la Croix vénérée, la Vierge aimée, il la quitte content, certain de la voir persévérer.

Le Sacré-Cœur ! il lui a dédié les plus beaux de ses cantiques, et l'Eglise a rendu à son serviteur un juste hommage, en introduisant dans les litanies qu'elle lui a consacrées, cette belle invocation : Bienheureux Père de Montfort, chantré du Sacré-Cœur, priez pour nous !

La Croix ! inutile de redire le culte qu'il lui avait voué. Il en avait, à la lettre, la sainte folie. Il la voulait voir partout, au carrefour des rues, au bord des chemins, à l'entrée et

dans l'intérieur des habitations, au cou, sur le cœur et jusque sur les vêtements des chrétiens. Il ne comprenait pas une Mission, sans qu'une plantation de Croix vint la clore et en consacrer la mémoire. Et quel royal triomphe il lui ménageait alors ! Quelle procession ! Quel lit d'honneur ! Quels chants embrasés ! Quel discours inspirés ! Mais c'était surtout le Calvaire qu'il lui fallait non seulement beau, mais splendide ! Aussi, quand le terrain ne lui offrait pas un piédestal naturel assez élevé, il n'hésitait pas à en dresser un, artificiel et gigantesque, comme à Pontchâteau !

La Vierge enfin ! Vous savez comme il en a parlé, chanté, écrit. Lisez, par exemple, son traité de la *Vraie Dévotion*. Jamais, depuis saint Bernard, la langue humaine n'a trouvé, à la louange de Marie, d'accents plus élevés, plus embrasés et plus doux.

« Seigneur Jésus, s'écriait-il souvent, donnez, oh ! donnez des enfants à votre Mère ou laissez-moi mourir ! »

Vous savez, aussi, sous quelle forme à peu près exclusive, il aimait à ramener la dévotion

qu'il lui consacrait, la forme, en apparence, si humble, en réalité si profonde du Rosaire. Depuis les jours de saint Dominique, son fondateur, et du Bienheureux Alain de la Roche, son restaurateur, le Rosaire n'a pas vu d'apôtre plus convaincu, plus entraînant et plus heureusement récompensé¹. Il l'atteste lui-même dans son pittoresque langage. « Jamais pécheur ne m'a résisté, quand j'ai pu lui mettre la main au collet avec mon Rosaire. »

C'est que, dans le Rosaire compris et pratiqué dans son esprit intégral, c'est-à-dire dans la série entrelacée des prières et des mystères qui le constituent, le Bienheureux voyait absolument tout. Parallèlement à la vie de Marie, la vie de Jésus, qui en est le principe, le modèle et la fin. A côté de la Croix que le Rédempteur a portée sur ses épaules et sur laquelle il a été cloué, la Croix invisible que la Corédemptrice a portée dans son âme et qui

1. Voilà le *Père au grand chapelet*, disaient les paysans quand ils le voyaient arriver, égrenant son Rosaire, ou quand ils l'entendaient en expliquer, du haut de la chaire, les touchants mystères.

n'a cessé de l'ensanglanter. A côté enfin du Cœur sacré du Fils, le cœur auguste de la Mère qui en a répercuté tous les battements.

Voilà donc sous quelle forme le Bienheureux de Montfort prêchait la dévotion à la Très Sainte Vierge, après celles du Sacré-Cœur et de la Croix.

Et soucieux de ne pas séparer ce que Dieu a uni, il s'attachait à rapprocher autant que possible ces trois dévotions jusque dans la représentation matérielle de leurs emblèmes consacrés.

Les croix qu'il élevait, il les semait assez habituellement, dans toutes leurs dimensions, de cœurs enflammés et, à leurs pieds, n'oubliait jamais de faire figurer l'image de Marie, debout, dans l'immensité de sa douleur. Parfois même, quand le développement du terrain s'y prêtait, comme à Pontchâteau, il se plaisait à dérouler autour de son Calvaire et des scènes de la Passion, la chaîne de fer d'un immense Rosaire. Grandiose et symbolique idée qui nous montrait le double et mystérieux chemin de la Croix et du Rosaire, du Fils et de la Mère,

partant du même point, se développant parallèlement à travers les mêmes douloureuses stations, et aboutissant finalement au même but : le Salut par le Sacrifice et la Glorification par la Rédemption !

Il a fait plus encore que de consacrer, dans des emblèmes matériels, le souvenir de sa triple dévotion. Inconsciemment, je le veux bien, mais non moins réellement, il l'a gravé dans des emblèmes vivants. Car enfin, mes Frères, vous ne me défendrez pas de voir quelque chose qui ressemble à la personnification du Cœur, de la Croix et de la Vierge, c'est-à-dire de la Pureté, de la Pénitence et de l'Amour, dans les deux congrégations qu'il a directement et personnellement fondées et qui sont sorties du fond même de son âme ; dans ces humbles Sœurs de la Sagesse, que vous voyez, toujours gaies et souriantes, traverser vos rues pour aller à l'école et à l'hospice, s'incliner sur les deux faiblesses extrêmes de la vie : l'enfant et le vieillard pauvre ; et dans ces intrépides Missionnaires de Marie, qui s'en vont en tous lieux, par delà même les Océans, por-

ter, avec la Croix de leur Maître, la flamme de leur dévouement !

Et maintenant, pour tout terminer, il est temps de répondre à la dernière question que nous nous sommes posée.

Député spécialement par le Saint-Siège pour combattre, en France, le jansénisme ; ayant, dans ce but, mis en honneur la triple Dévotion que lui suggérait l'apparition de Paray-le-Monial, Montfort a-t-il réussi ? Son œuvre a-t-elle franchi le cercle très étroit de la durée, dans lequel le temps a enfermé sa vie ? En d'autres termes, après avoir, comme nous l'avons vu, ressuscité la Foi, a-t-il sauvé l'Amour au sein des populations qu'il a évangélisées ?

Nous sommes à l'aise pour répondre, car ce n'est pas nous, c'est l'histoire qui répond pour nous.

Tandis que, dans les autres contrées de la France, le jansénisme, sans avoir raison de l'antique Foi, grâce à cette vitalité dont je vous parlais au début, ne laissait pas d'en paralyser singulièrement l'expansion et surtout l'empêchait absolument de s'épanouir en amour et en

œuvres de vie ; dans les provinces de l'Ouest, cultivées par la parole du Bienheureux, la foi conservait intactes ses qualités de force et de fécondité ; elle faisait de nos pères un peuple de chrétiens robustes, à la piété franche et ouverte, aux mœurs primitives, simples et pures, capable enfin des beaux enthousiasmes et des généreux entraînements.

Le monde étonné devait en voir bientôt une preuve immortelle.

Quand le dix-huitième siècle, sur le point d'expirer, dans sa longue torpeur, fut brusquement réveillé par la crise révolutionnaire, la Vendée — et, sous ce nom historique, je comprends, il va sans dire, ce sol breton que nous foulons — la Vendée se leva, tout entière, comme un seul homme, pour la défense de ses autels et de ses foyers, de sa foi et de son droit. Et, d'un bout à l'autre du pays, du Marais au Bocage et du Bocage à la lande bretonne, retentit le cri de guerre des Macchabées : « Jeunes gens, levez-vous dans votre force et armez-vous pour la lutte, parce qu'il est meilleur pour nous

demourir sur le champ de bataille que de voir les maux de notre nation et des saints¹. »

Or, à ce moment même, que faisait le reste de la France ?

Le reste de la France, en proie au pire des régimes, le régime de la Terreur, ne savait que mourir ; non sans courage, je le veux bien ; avec fierté même, je suis heureux de le proclamer. Mais enfin, s'il est déjà beau de mourir ainsi, il l'est mille fois plus de mourir, en défendant sa vie, quand un intérêt impersonnel en dépend. Ce n'est pas redouter la mort que d'aller la chercher sur un champ de bataille, au lieu de l'attendre, le front serein, au fond de sa demeure ou sur la plate-forme d'un échafaud ; c'est la braver au contraire ; c'est lui disputer pied à pied ce qu'elle n'a pas le droit de nous ravir ; c'est jeter à la tyrannie une protestation suprême, la protestation de la résistance, qui la soufflette dans son triomphe ; c'est semer

1. Et ait Judas : Accingimini et estote filii potentes et estote parati in mane, quoniam melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostra et sanctorum.
• (I MACCHAB., 3-58.)

pour l'avenir des germes de victoire ; c'est déjà, du fond de sa défaite, dicter à son vainqueur des conditions que, tôt ou tard et plus tôt que plus tard, il sera contraint de signer ! Voilà ce que fit cette magnanime contrée, dont nous sommes si justement fiers de faire partie, et qui, dans le Baptême de son noble sang, a reçu ce nom qui l'incarne et dira sa gloire aux siècles reculés : la *Vendée militaire* !

Et pour que le monde vit bien que ces géants, comme les appelait un homme, qui se connaissait en hommes, étaient bien les fils légitimes des chrétiens, formés par Montfort, et tenaient, en droite ligne, de lui, leur héroïque vaillance et les saintes exaltations de leur Foi, c'étaient les cantiques de Montfort qu'ils entonnaient, comme hymnes de guerre, pour marcher au combat ; c'était le Rosaire de Montfort qu'ils portaient, suspendu à leur ceinture et qu'ils récitaient avant la bataille ; c'était enfin le Cœur et la Croix sacrés, si souvent chantés par Montfort, dont ils portaient l'image visiblement attachée sur leurs poitrines, pour en activer les battements.

Et quand, à un siècle de là, devant l'auguste tribunal qui proclame les saints, un fils de saint Dominique se lèvera, sollicitant, pour son frère du Tiers-Ordre et l'apôtre du Rosaire, les honneurs de la Béatification, il dira que « Montfort a bien mérité de l'Église, pour avoir préparé au sein de la France, un peuple parfait et des enfants qui, dignes héritiers de leurs pères, ont, dans les jours mauvais, soutenu la piété et résisté héroïquement, jusqu'à la mort, pour leurs autels et leurs foyers ! »

Honneur donc à la Vendée ! Mais plus encore honneur à Montfort qui a fait la Vendée ! Ou plutôt, immense assemblée qui m'écoutez, joignez-vous à moi pour rendre honneur et gloire à N.-S. Jésus-Christ ici présent, qui seul a fait Montfort et la Vendée !

J'ai fini, mes Frères ; mais je ne saurais descendre de chaire, sans vous prier de suppléer, par la fidélité de vos souvenirs, aux lacunes de mes discours. J'ai la conscience en effet, au terme de ces trois jours, pendant lesquels je vous ai si longuement entretenus du Bienheureux, de vous en avoir dit, somme toute,

fort peu de chose. Que voulez-vous ? C'est le propre de la vie des saints d'écraser, par une fécondité qui touche à l'infini, ceux qui ont reçu le périlleux honneur d'en parler.

Mes Frères ; un jour, le Bienheureux, traversant notre diocèse, passait non loin de la petite ville de Vallet où, naguère il avait donné les exercices de la Mission. Instantment sollicité de s'y arrêter, comme il avait coutume de le faire dans toute paroisse qu'il avait une première fois évangélisée, il s'y refusa obstinément. « Non, dit-il, je ne retournerai point parmi eux. Ils ont abandonné mon Rosaire. »

Grande leçon qu'il nous faut méditer et emporter comme le souvenir pratique de ces belles fêtes ! Seulement appliquons-la, non pas uniquement au Rosaire, mais encore au Sacré-Cœur et à la Croix, puisque le Bienheureux n'a jamais séparé ces trois dévotions.

Notre époque offre avec celle de Grignon de Montfort, notamment au point de vue des périls que la Foi peut avoir à courir, plus d'une analogie qu'il serait aisé de relever. Eh bien, si nous voulons, pour faire face aux mêmes

difficultés, que l'esprit du Bienheureux revienne ou plutôt continue de demeurer vivant parmi nous, restons fidèles à ses enseignements et à ses pratiques ; restons fidèles au Rosaire, récité, comme il le voulait, c'est-à-dire avant tout en famille ; restons fidèles à la Croix, honorée, comme il le voulait, c'est-à-dire par la mortification, dans la mesure tout au moins que nous demandent les lois de l'Église ; restons fidèles enfin au Sacré-Cœur, adoré, comme il le voulait, c'est-à-dire non pas seulement par des sentiments émus, mais par l'hommage effectif de tous nos amours, dans la consécration sans cesse renouvelée de tout notre être !

Et, alors, croyez-le bien, l'esprit du père restera présent au milieu de ses enfants, pour leur inspirer, quoiqu'il arrive, comme par le passé, des choses dignes d'eux, dignes de lui, dignes des aïeux et surtout dignes de Dieu !
— Ainsi soit-il.